**Zeitschrift:** Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari

**Herausgeber:** Société suisse des traditions populaires

**Band:** 47 (1957)

**Artikel:** La fête des Rois, à Fribourg, de la fin du moyen âge à 1798

**Autor:** Jordan, Joseph

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-1005572

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 15.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# La fête des Rois, à Fribourg, de la fin du moyen âge à 1798

par Dr *Joseph Jordan*, Fribourg

Depuis le XVe siècle, sinon auparavant, à Fribourg, comme dans nombre de villes de notre pays, on aimait à représenter d'une manière pittoresque, voire grandiose, l'arrivée des mages à Jérusalem, auprès d'Hérode, puis à Bethléem, auprès de l'Enfant Jésus.

*Les préparatifs...*

à ce que nous rapporte l'*Histoire du canton de Fribourg* du Dr Berchtold, prenaient plusieurs semaines. Tout d'abord, on désignait qui «aurait les royaumes», c'est-à-dire qui assumerait les frais de la manifestation, frais assez élevés. Le gouvernement s'en chargeait tous les sept ans; les autres années, c'était au tour des diverses corporations et confréries de la cité comme aussi des cinq familles suivantes: Diesbach, Féguely, Praroman, Reynold et Zimmermann (jusqu'en 1645, on sollicita aussi les Krummenstoll). En 1623, par exemple, cet honneur revint aux abbayes des bouchers, des merciers et des tailleurs; en 1764, à l'abbaye des charpentiers, à celle des tailleurs et à la noble confrérie de Saint-Sébastien ou des tireurs; l'année suivante, à la famille de Diesbach, à l'abbaye des tisserands de toile et à la confrérie de Saint-Jean l'Evangéliste, soit des drapiers.

Quant aux mages, on les choisissait parmi les membres du Chapitre collégial de Saint-Nicolas. Parfois, il arrivait que tel d'entre eux, surtout pour des raisons d'âge ou de santé se fît remplacer par l'un de ses confrères; ainsi en 1764, Tobie Ammann pria Henri de Reynold d'être roi à sa place; quant aux deux autres ce furent les chanoines François-Joseph Galley et Pierre-Antoine-Bruno Loffing.

C'était au Chapitre également à prier une jeune fille de bonne famille de représenter la Sainte Vierge. En 1765, c'est noble et gente demoiselle de Gléresse qui accepta le rôle.

Peu avant la fête, les hommes des trois compagnies qui, depuis la seconde moitié du XVIe siècle, devaient escorter les rois, préparaient eux-mêmes leurs cartouches, leurs grenades et leurs pétards; non seulement ils mettaient leurs armes en bon état, mais ils nettoyaient avec soin leurs costumes afin d'être impeccables dans leur tenue.

La veille de la solennité, se tenait une foire importante. On y achetait des bottines, des ceintures, des voiles, surtout des rubans de soie, d'argent ou

d'or. On allait chercher à la Chancellerie divers harnachements et de la poudre de guerre. Dans l'après-midi, à la Collégiale, le clergé chantait solennellement les premières vêpres de la fête.

### *Les débuts de la manifestation*

D'habitude, la nuit du 5 au 6 janvier était passablement agitée. Pleins d'entrain et plus encore d'impatience, beaucoup (des jeunes, semble-t-il) se mettaient à chanter, à crier, à faire du tapage dans les rues, même à tirer des coups d'arquebuse ou de mousquet. Aussi, à maintes reprises, Messeigneurs intervinrent-ils pour réprimer ces désordres, mais sans grand succès.

Déjà vers deux heures du matin, un cavalier «parcourait les rues en sonnant du cor». A cette première aubade succédait le roulement des tambours. A trois heures et demie, toutes les cloches de Saint-Nicolas se mettaient en branle pour quelques minutes; puis deux seulement se faisaient entendre et enfin une seule. A quatre heures, nouvelle grandiose sonnerie, à ce que nous assure le chanoine Fuchs dans sa chronique (fin du XVII^e siècle).

A ce moment, les chanoines qui devaient représenter les trois mages disaient leur messe aux autels (autels latéraux) des familles ou des abbayes qui avaient «le royaume». Lors de leur retour à la sacristie, des infirmes se présentaient parfois à eux et sollicitaient leur bénédiction[1]. Après avoir enlevé leur chasuble, ils changeaient leur étole blanche contre une noire, puis ils se rendaient ensemble à l'autel latéral des Trois-Rois; là, ils récitaient le *Miserere* et le *De profundis* pour les défunts de la famille de Diesbach.

Au temps du chapelain dom Gobet (seconde moitié du XVIII^e siècle), une petite modification était intervenue en ce sens qu'une première messe, dite des choralistes, se chantait à six heures, chacun des mages y tenant un rôle: Gaspard officiait, Melchior était diacre et Balthasar, sous-diacre; elle était suivie de la récitation des heures canoniales et d'un sermon, tandis que les trois chanoines rentraient chez eux pour se revêtir de leurs costumes royaux. En vertu d'une convention passée en 1591 entre Messeigneurs et le chanoine Pierre Schneuwly, Vicaire général, ces somptueux vêtements étaient à la charge du gouvernement. Peu avant la fête de 1640, ils avaient

[1] Actuellement encore, trois chanoines, après avoir célébré la messe à 5 h ½ le jour des Rois, s'en vont aux trois autels du haut de la nef centrale et des deux nefs latérales imposer les mains aux fidèles (qui se présentent successivement devant chacun des trois) en disant: «Per intercessionem sanctorum trium regum liberet te Deus ab omni malo capitis». Que par l'intercession des trois saints rois, Dieu te délivre de tout mal de tête. Les chanoines qui vont recevoir cette bénédiction ne se présentent qu'à un autel. Cette cérémonie se répète après les vêpres des chanoins qui ont lieu à 15 h. Elle est présidée par les mêmes chanoines que le matin. Ils officient en surplis, étole violette et aumusse. C'est là tout ce qui reste de la Fête des Rois. – Renseignement aimablement communiqué à la rédaction par Mgr Louis Waeber, chanoine de S. Nicolas.

besoin d'être remplacés; à cette occasion, le Conseil souhaita – et ses désirs étaient alors des ordres – que l'on conservât l'ancienne tenue, que l'on n'y apportât aucune nouveauté qui pût provoquer l'hilarité des spectateurs.

Pendant ce temps, en ville, l'animation allait croissant, un peu comme, de nos jours, au matin de la Fête-Dieu: au roulement des tambours se mêlaient les sons aigus des fifres; les coups de mousquet résonnaient dans les rues, en dépit des recommandations, voire des interdictions, des autorités. Entre sept heures et sept heures et demie, les joyeuses envolées des cloches de St-Nicolas annonçaient la procession, à vrai dire une parade militaire, haute en couleurs. En tête, un chapelain, en surplis et étole, portait la croix entre deux gonfanons blancs. Suivaient les maîtres d'école, probablement avec leurs élèves; les «coralis» ou petits enfants de chœur, groupés autour de l'imposante bannière de la collégiale; puis les chanoines dans leur tenue d'hiver, avec leurs aumusses de petit-gris; enfin les membres des divers Conseils.

Le cortège s'arrêtait déjà sur la place de Notre-Dame. Le clergé allait occuper une estrade qui lui était réservée; les magistrats se rendaient à la manufacture de drap située entre l'abbaye des Merciers (la Banque de l'Etat actuelle) et l'auberge de la Croix-Blanche (qui se trouvait sur l'emplacement de la vieille Grenette, démolie il y a quelques années); des fenêtres de ce petit bâtiment, ils allaient bientôt contempler le spectacle et recevoir divers hommages.

Sur la place, se massait une foule de plus en plus dense. Tout Fribourg était là; des villages environnants, surtout si le temps n'était pas trop mauvais, ni trop rigoureux, arrivaient des centaines de personnes. Parfois, ainsi en 1585, on montait une estrade pour le public. Beaucoup de curieux aux fenêtres des maisons voisines.

Soudain apparaissaient des gens d'armes, notamment un porte-bannière à cheval et un cavalier de l'escorte du roi Gaspard; ils avaient pour mission de frayer un passage aux trois rois et à leur suite. Venant de trois rues différentes, les mages se rejoignaient au Tilleul de Morat où, de leur côté, les attendaient «saint Joseph» et la «Vierge Marie». Depuis la fondation du couvent de Montorge (1626), l'aumônier de cette maison tenait le rôle de saint Joseph, probablement parce que l'église du monastère était dédiée à l'humble charpentier de Nazareth. Lors de la fête de 1787, à ce que rapporte un contemporain, il portait une soutane violette et un manteau vert; en guise de coiffure, il avait un large chapeau de feutre noir garni de plumes blanches et de crépine d'or; dans une main, il tenait un magnifique lis et, dans l'autre, une branche de laurier.

Quant à la Vierge, à en croire la jeune fille elle-même qui la représenta en 1787, elle était parée d'une robe de satin blanc et d'un manteau ciel garni de dentelles d'or. Ses parents avaient frisé ses cheveux, y avaient piqué des

étoiles en carton doré et l'avaient coiffée d'un diadème. L'âne sur lequel elle était montée était tout enrubanné; en guise de selle, on avait mis un petit fauteuil. Sur ses genoux, elle tenait un superbe Enfant Jésus en cire, que les capucines de Montorge avaient confectionné avec beaucoup de soin.

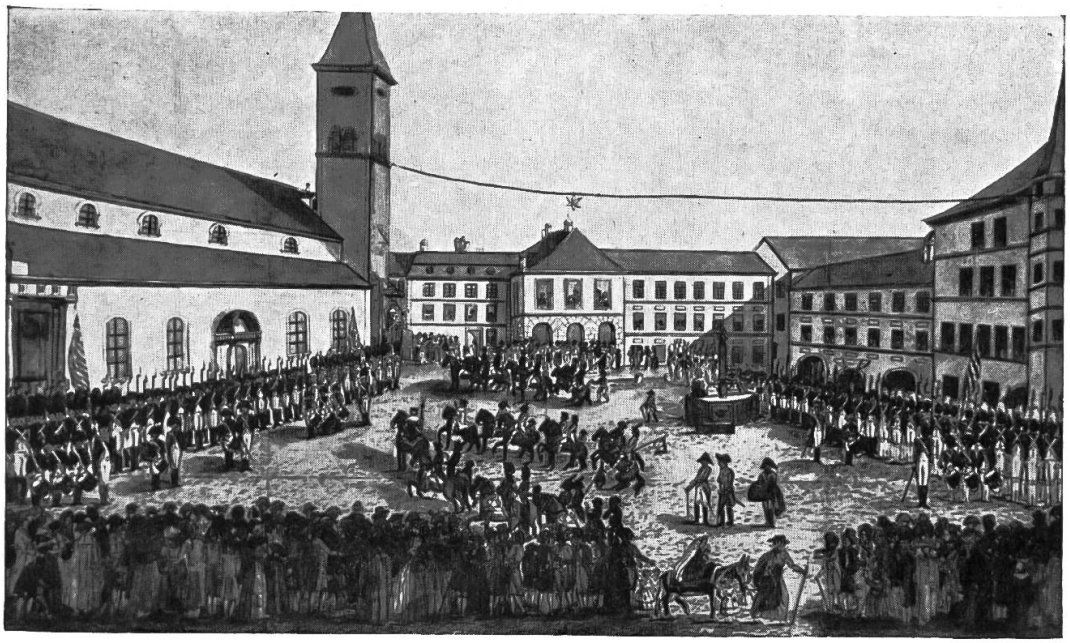
*L'arrivée des trois rois et de leur suite*

A ce que rapporte le chanoine Fuchs, des trompettes annoncent alors l'approche des mages. Derrière, quatre messagers à pied, la hallebarde sur l'épaule, puis un écuyer casqué, un cimeterre nu en main. Marchant d'un pas lent et grave, un capitaine de mousquetaires attire encore davantage l'attention des spectateurs, car, à peine arrivé sur la place de Notre-Dame, «il se saisit de l'arme qu'il tient sur son épaule gauche, prépare la mèche, l'applique souffle dessus, découvre la poudre, approche le mousquet de sa joue droite et lâche la détente sans se presser». Quatre par rang, les hommes de sa suite opèrent de même puis font le tour de l'église de Notre-Dame. Viennent ensuite des hallebardiers, quatre porte-glaives coiffés de barrettes noires en soie, un enseigne à pied faisant flotter sa bannière, de nouveau quatre porte-glaives, des mousquetaires et des hallebardiers.

A son tour, la sainte Famille prend place dans le cortège. Saint Joseph conduit par la bride l'âne sur lequel la Vierge est assise (voir cliché). Quatre anges les entourent; au XVIII^e siècle, on les remplace par des pages. Le public admire sans doute la couronne de carton vert dont ils ont ceint leur tête, leurs culottes de velours noir, en partie cachées par une espèce de jupon descendant jusqu'aux genoux, leurs souliers bas noirs noués avec des rubans roses.

On devine avec quelle joie les spectateurs saluent l'arrivée du premier monarque, le roi Gaspard, auquel on donnait habituellement des airs de vieillard. Deux pages le précèdent, montant des chevaux superbement harnachés; lorsqu'ils passent devant la manufacture de drap, ils saluent les membres du gouvernement par des décharges de mousqueton; à la gauche de chacun d'eux, un soldat; à leur droite, un serviteur portant fièrement un vase en argent doré, présent destiné à l'Enfant Jésus. Majestueux, splendide, le premier mage s'avance sur un coursier magnifiquement caparaçonné; une petite aigrette blanche orne la tête du cheval, le harnachement est rehaussé de petites plaques carrées en argent. A la fin du XVIII^e siècle – peut-être était-ce aussi le cas auparavant? – pour éviter les caracoles et les sauts de mouton, on louait pour les trois rois l'attelage dit du *patifou*[1]. Le monarque porte une sorte de toge d'une étoffe très précieuse qui cache son pourpoint; sur ses chausses une aiguille exercée a brodé avec du fil d'or toutes sortes de dessins;

[1] Le *patifoû* était à Fribourg le bourreau (cf patibulum) dont la maison se trouvait en dessous de la porte de Lorette: la *méjon dou patifoû*. Le même mot désignait aussi le pilori (F.-X. B.).



La Fête des Rois à Fribourg sur la place Notre-Dame.
Au premier plan Saint Joseph conduisant l'âne.
Cliché obligeamment prêté par l'imprimerie Birkhäuser à Bâle

ses bottes sont entièrement couvertes de lames dorées; sur sa tête, une couronne ornée de perles et de pierreries imitation; dans sa main, un sceptre avec lequel il salue les magistrats. Certaines années, de deux à six jeunes gens à cheval l'accompagnent, portant chacun un fanion; ils représentent ses fils.

Derrière lui, une compagnie d'honneur, dont l'effectif varie de 24 à 66 hommes, effectif qui aurait encore augmenté avec le temps sans les limites imposées sur ce point par Messeigneurs. En tête, le capitaine et son lieutenant, tous deux à cheval. Au XVIIIe siècle, ces grenadiers ont fort belle allure avec leurs guêtres et leurs culottes blanches, leurs vestes rouges et leurs bonnets à poil; ils défilent baïonnette au canon, quatre tambours et un fifre scandent la marche. Après avoir traversé la place, ils vont se ranger le long de la façade ouest de l'église de Notre-Dame.

Précédé d'Hérode et de son fils, en habits royaux eux aussi, qu'accompagnent deux prophètes, arrive le deuxième mage, Melchior, tout aussi éblouissant dans son splendide manteau parfois argent, parfois ciel. Toute sa suite est en vestes bleues, elle va se ranger devant l'ancien hôpital des Bourgeois, les Arcades d'aujourd'hui. Quant au tyran régnant sur Jérusalem, il prend place sur une estrade dressée tantôt devant la Croix-Blanche, tantôt au pied de la tour de Notre-Dame.

Apparaît enfin Balthasar. Suivant une légende, ce troisième mage de race noire aurait été souverain d'Ethiopie. Aussi portait-il une visagère noire et

un grand manteau de même couleur; tous les grenadiers de sa suite – il y avait souvent parmi eux des élèves des classes supérieures du Collège – ont le visage peint en noir, portent des vestes noires; ces Ethiopiens, comme on les surnomme, vont s'aligner devant l'abbaye des Merciers, sinon entre la Collégiale et le Pont-Muré.

### *La parade militaire*

Comme nous le racontent le chanoine Fuchs et le cordelier Georges Koenig, son contemporain, chaque compagnie, à tour de rôle, salue les deux autres. Divisées en deux camps, elles exécutent d'intéressantes manœuvres. Les fantassins rivalisent avec les cavaliers; «quelquefois, ils se chargent de front, d'autres fois de flanc; le plus souvent le stratagème consiste à se surprendre par derrière; parfois, l'on dirait deux armées ennemies; le premier rang fléchit le genou, le second se penche en avant, le troisième est debout et ils tirent ainsi les uns contre les autres». En 1696, assistant pour la première fois au spectacle, le Frère cordelier G. Koenig est émerveillé de l'exercice de la compagnie des grenadiers et des jeunes étudiants, exercice si bien préparé, dit-il, que chaque décharge paraissait n'être qu'un seul coup de mousquet. A certains moments, les soldats lancent des grenades et des fusées inoffensives contre la foule, ils visent aussi les personnes postées aux fenêtres des maisons voisines. A plusieurs reprises, les étudiants du Collège se distinguent, notamment en 1668, sous le commandement du capitaine Nicolas-François Féguely. Au cours de ces exercices qui durent environ deux heures, résonnent fifres et tambours, éclatent même des feux d'artifice.

### *Les mages à Jérusalem, leur rencontre avec Hérode*

C'est à ce moment que s'ouvre la partie spécialement religieuse de la fête, la plus ancienne d'ailleurs. Les trois mages se rencontrent, se saluent par des décharges de pistolet et entrent en conversation. En 1594, sur ordre du Petit Conseil, le maître d'école Jean-Fridolin Lutenschlager avait composé tout un texte en vers allemands; son *Jeu des Rois* semble avoir servi longtemps. Gaspard, le premier, raconte son voyage; les deux autres en font autant. Durant leurs récits, à l'aide d'une corde, on fait avancer une étoile le long d'un câble tendu du clocher de Notre-Dame à l'abbaye des Merciers. Prenant ensuite contact avec Hérode, ils s'enquièrent du Roi nouveau-né. Surpris, fort troublé, le tyran ordonne à son fils d'appeler les prophètes. Ils ne tardent pas à apparaître, vénérables avec leurs longues barbes. Chargés d'énormes livres qu'ils consultent, ils fournissent les renseignements désirés. Dissimulant sa colère, Hérode parle aux trois monarques avec affabilité, les priant de se rendre à Bethléem et de revenir à Jérusalem pour lui donner des nouvelles du Nouveau-Né.

Là-dessus, accompagnés de leur suite, les mages se remettent en route.

Près de la fontaine de Samson, un grand ange, l'ange *dou borni*[1], comme on l'appelait, leur donne quelques sages avis; à ce moment, l'étoile avance de nouveau. De son côté, Hérode exhale sa mauvaise humeur, ordonne le massacre de tous les petits enfants mâles de Bethléem et des environs. Le dernier qui tint ce rôle, le 6 janvier 1798, un nommé Etienne Fragnières, s'en acquitta dix-huit ans de suite fort bien, même trop bien. En effet, comme le raconte un contemporain, Lalive d'Epinay, dans les *Etrennes fribourgeoises* de 1809, il s'échauffait tant et plus, feignait de se disputer avec les prophètes et de les chasser à grands coups de sceptre; riant aux éclats, la foule ne lui ménageait pas ses applaudissements.

Tous à la fois, les mousquetaires (au XVIII^e siècle, les grenadiers) déchargent alors leur arme. Après cette salve, les cloches de St-Nicolas se mettent à sonner à toutes volées. Tandis que le clergé regagne la collégiale, les mages vont se réchauffer un moment dans des maisons du voisinage.

### *Les trois rois à Saint-Nicolas*

D'habitude, messe pontificale célébrée par le révérendissime prévôt du Chapitre. Au *Gloria*, «saint Joseph et la Vierge Marie» pénètrent dans le sanctuaire. Le sacristain qui les a attendus à la porte de l'église les accompagne jusqu'au chœur. La Vierge s'assied du côté droit sur un escabeau, voire dans un fauteuil, le Père nourricier et les anges se tiennent debout devant elle, dans une attitude fort respectueuse.

Quant aux mages, ils ne font leur entrée qu'après la lecture de l'épître. S'arrêtant sous le portail, ils chantent le premier verset du graduel. Puis ils s'avancent jusqu'au milieu de la nef où ils entonnent le second verset; arrivés devant la grande grille, à l'autel de St-Martin, ils se revêtent de l'étole et attaquent le troisième verset. Ils prennent alors les vases d'argent que portaient leurs serviteurs auxquels ils remettent leur sceptre en échange. Gaspard chante la première partie de l'Evangile selon saint Mathieu; Melchior, la deuxième; les trois ensemble achèvent la lecture du texte sacré; lorsqu'il est question des présents offerts, chacun élève son vase d'argent.

Pénétrant dans le chœur aussitôt après, ils se tiennent debout durant le *Credo*. Aussitôt que l'officiant s'est tourné pour dire *Dominus vobiscum*, ils chantent l'*Offertoire*. Alors un ange quitte sa place réservée près de la stalle du prévôt et vient les inviter à remettre leurs présents. Melchior, le premier, s'approche respectueusement de la Vierge qui tient sur ses genoux une petite crèche dans laquelle repose l'Enfant Jésus en cire; il offre de l'or; Gaspard arrive à son tour et donne de l'encens; enfin Balthasar fait cadeau de la myrrhe; en même temps, ils remettent leurs vases d'argent que le diacre porte à l'autel; les pages et les officiers de leur suite apportent aussi leurs dons.

[1] C'est à dire de la fontaine.

Après l'Elévation, l'ange s'approche à nouveau d'eux et les prie de ne pas retourner vers Hérode et de regagner leur pays par un autre chemin.

*Les banquets et le cortège de l'après-midi*

A la sortie de l'office, comme l'a raconté Melle J. Niquille, archiviste d'Etat, dans *La Liberté* du 6 décembre 1934, «chaque mage accompagné de sa suite se rend au son des fifres et des tambours jusqu'à l'abbaye» ou à l'auberge où va se dérouler le banquet des Rois. En 1765, par exemple, à ce que rapporte dom Gobet, le roi Gaspard avec les *rouges* se rend à l'abbaye des tisserands de drap, que tient le cabaretier Antoine Cornu. De son côté, en cette même année, le roi Melchior avec les *bleus* dîne à l'auberge de l'Aigle tandis que les Maures ou les Ethiopiens se retrouvent avec Balthasar à l'abbaye des tisserands de toile.

A l'origine, les participants ne prenaient vraisemblablement qu'une collation dite *Morgenbrot;* mais, très vite, on se mit à faire bonne chère. En 1596 déjà, Messeigneurs prescrivaient de s'en tenir à un menu plutôt modeste. A la suite d'excès dans le boire et le manger, ils renouvelèrent maintes fois leurs ordres sur ce point. Si nous nous basons sur des menus de fête des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, que nous avons eu la chance de découvrir, on devait probablement servir de la tête de veau ou de porc, de la langue de bœuf fumée, des pâtés de viande, du poulet, voire de l'oie rôtie, sans compter les fruits, les tourtes et les vins.

Il est de règle qu'un membre du gouvernement soit invité à chacun de ces banquets et y prenne la parole pour remercier le roi, ses officiers et ses soldats. Sans doute n'est-ce pas le seul discours. Faute de renseignements sur ce point, on ignore si l'on offrait au dessert un gâteau spécial.

Les grâces dites, probablement vers deux heures, chaque roi monte à cheval et, avec sa suite, parcourt la ville. Arrivés à la commanderie de Saint-Jean dans le quartier de la Neuveville, les trois mages mettent pied à terre et avec leurs compagnies entrent à l'église, vont prier sur la trombe du chevalier d'Englisberg. Probablement en vertu d'une fondation, chacun des mages reçoit du commandeur un ducat. Fort généreux, les chevaliers de St-Jean leur offrent une collation ainsi qu'à toute leur suite. En 1622, des membres des trois abbayes qui avaient le «royaume» cette année-là se permirent d'entrer sans être invités, de se servir eux-mêmes à boire et à manger, en vinrent à briser des verres et des services; aussi, lors de la fête suivante, le gouvernement ne permit-il qu'aux trois rois et à leur suite de pénétrer dans la commanderie. Vingt-cinq ans plus tard, à cause d'abus notoires, Messeigneurs jugèrent cette collation superflue et prièrent les religieux d'affecter à une bonne œuvre la somme qu'elle coûtait; cette suppression semble bien avoir été définitive.

Comme ces regrettables incidents le laissent entrevoir, il arriva souvent que la manifestation de l'après-midi manqua de dignité. De leur propre chef, des bourgeois se permettaient d'organiser d'autres cortèges; aussi les autorités les interdirent-elles déjà en 1603; quelques années après, des désordres s'étant de nouveau produits, le gouvernement abolit même celui des Rois (1617), mais la mesure fut purement temporaire.

De fait, au sortir des vêpres, toute la ville était plus ou moins en liesse. On se rendait nombreux dans les auberges, on y festoyait, on y dansait; en 1588 déjà, Messeigneurs tentèrent de supprimer ces abus; malgré cette défense l'amour des plaisirs reprit le dessus. Quelquefois, par exemple en 1735, de la place de Notre-Dame partaient de superbes feux d'artifice.

Dans la soirée, nombre de bourgeois participaient à un nouveau banquet, assez souvent offert par les abbayes ou les familles qui avaient le «royaume». Il arriva même que diverses personnes festoyaient encore le lendemain. Soucieux du maintien de l'ordre, effrayé de ces dépenses exagérées, le gouvernement prit à maintes reprises de sévères mesures à ce sujet.

Ce Jeu des Rois se déroula pour la dernière fois le 6 janvier 1798. Suivant les uns, ce serait à cause des abus qui l'accompagnaient que l'on y aurait renoncé. Nous avons plutôt l'impression qu'il est tombé avec l'Ancien Régime; d'ailleurs les hommes au pouvoir sous la République helvétique ne devaient guère aimer ce genre de manifestation.

Comme l'a si bien remarqué jadis Max de Diesbach dans le *Fribourg Artistique* (t. XI, 1906), «cette suppression est regrettable. Si la fête avait été épurée, débarrassée de la partie grotesque[1], elle eût mérité de vivre. L'exemple d'Oberammergau n'est-il pas là pour prouver la vitalité de la représentation des mystères du bon vieux temps?»

## Les anciens jeux villageois (fin)[2]

par *Denis Pittet*, Magnedens

### *Le jeu des boules*

L'important jeu des boules avait lieu sur les chemins vicinaux. Je parle de chemins vicinaux car il n'était pas prudent de *bouler* sur les routes cantonales, plus belles que les chemins. La rencontre du gendarme était toujours dangereuse. Il valait mieux ne pas s'y aventurer.[3]

Les jeunes-gens du village se groupaient, les beaux dimanches après Vêpres. Deux groupes plus ou moins nombreux se formaient. Pour les

[1] On vit même, certaines années, dans le cortège, des hommes masqués en fauves.
[2] cf Folklore n° 4* 1956, pages 51* sq.; de même Archiv 1955.
[3] Le jeu de boules sur la vie publique est défendu sous peine d'amende.